

# Réflexions sur les effets métaphoriques de la migration dans certaines cures psychanalytiques

**rachel israël**

En Israël, où la majeure partie de la population est concernée par la migration, au minimum de la par la mémoire familiale, les effets de cette migration dans certaines cures psychanalytiques peuvent être dits métaphoriques, en ceci qu'ils opèrent comme un transfert de sens qui, saisi depuis la nouvelle réalité extérieure, déstructurante pour le Moi, fait retour vers ses sources internes, entraînant un remaniement libidinal dynamique, topique et économique, et l'élaboration d'investissement de nouveaux objets. Le cas de Reina, protégée du pulsionnel par la langue étrangère, et celui de Léa, fuyant le continent perdu de l'archaïque en elle, illustrent cette notion.

On ne peut exercer la psychanalyse dans un pays comme Israël sans y être confronté dans chaque cure au phénomène de la migration. Je propose de définir au plus bref la migration comme le fait de changer, individuellement ou en groupe, volontairement ou non, définitivement ou temporairement, pour quelque raison que ce soit, de lieu de résidence incluant aussi un changement de société environnante, de culture référentielle, et le plus souvent de langue. Pour l'étude des multiples causes, avatars et conséquences d'un tel changement mettant en jeu les processus inconscients et conscients, primaires et secondaires, de l'individu qui y est soumis, je renvoie à l'excellent livre de Léon GRINBERG et Rebeca GRINBERG, « Psychanalyse de la Migration et de l'Exil » (« Psicoanálisis de la Migración y del Exilio », Madrid 1984). Il ne s'agit, dans ce court article, ni d'en reprendre le thème dans son ampleur, ni de le discuter ou de le compléter, mais de considérer le rôle que peuvent parfois jouer la migration et ses effets dans des cures où s'exprime par leur biais la réalité psychique du patient, comme métaphorisée dans ce que j'appellerais « le roman de la migration », entre-lieux, entre-deux, entre-scènes, passage mouvant et tourmente vers de potentielles restructurations internes et externes.

## I Jalons pour l'idiosyncrasie d'un peuple immigrant

Avant d'illustrer par deux vignettes cliniques ce que j'entends par là, je rappellerai succinctement les particularités de la société israélienne par rapport à la migration.

Reconnu par la Société des Nations en 1948, l'État d'Israël a pour vocation politique et éthique le rassemblement et la protection du peuple juif, dispersé parmi les autres peuples et, hélas, fréquemment persécuté pendant deux millénaires, après que les armées romaines eurent rasé le royaume de Judée en l'an 70 de l'ère chrétienne, le renommant « Palestine » pour mieux en effacer les traces. Les pionniers de cette renaissance nationale juive commencèrent à défricher le pays, alors province de La Sublime Porte ottomane, à la suite des pogroms de 1880-81 en Russie, d'où ils émigraient. Des vagues successives d'immigration y portèrent ensuite les Juifs d'Europe Centrale. Après la promulgation du Livre Blanc, en mai 1939, par la puissance mandataire anglaise, afin de l'arrêter, — juste à la veille de la Seconde Guerre Mondiale et de sa monstrueuse « Solution Finale » nazie du « problème juif », — cette immigration devint clandestine et achemina, dans des conditions tragiques, ceux qui fuyaient les camps de la mort, puis leurs rescapés. À sa création, l'État d'Israël accueillit des Juifs des pays arabes d'Afrique du Nord et du Moyen-Orient, d'Inde, plus tard des États-Unis, d'Amérique Latine, et récemment les communautés juives de l'ex-URSS et d'Ethiopie. Quasiment tout Israélien, s'il n'est pas lui-même immigrant, est fils, petit-fils, ou conjoint d'immigrant, et constamment confronté à l'immigration par l'historique national et par la configuration sociale pluriculturelle. Il faudrait ajouter à cela les fluctuations de l'émigration hors d'Israël qui, à mon avis, relève, entre autres causes, d'un rapport spécifique du peuple juif à l'espace, ressenti comme objet d'intérêt, de savoir, de désir, -peut-être vaste corps originel à retrouver dans l'ordre de la Loi et des sublimations culturelles? « Tu n'es pas bien dans telle ville? Choisis-en une autre! » dit le Talmud, car « Qui change de lieu change de chance » (Talmud Baba Metzia 65 b-75 b). Le légendaire Juif errant est aussi habitant du monde.

Pendant la notion d'exil maintint l'identité collective juive à travers les diverses diasporas géographiques comme au travers des siècles, parce qu'elle contient la notion inverse de retour : seule la référence au lieu perdu fait du lieu actuel un exil. Ce qui signifie qu'immigrer en Israël comporte, pour un Juif, une dimension de retrouvailles avec une origine mythique fondatrice, — inscrite à son orée dans le texte biblique au futur d'une promesse, celle faite à Abraham, dont l'accomplissement dépendra de la mémoire que ses descendants en garderont. Il s'agit d'une inscription dans le symbolique, selon les catégories lacaniennes (Lacan, RSI, Séminaire XXII donné à Paris en 1974-75) Lacan, 1974-75) : le peuple juif réfère la catégorie de l'identité, et celle du savoir, à un texte, le Texte par excellence qui a aussi force de Loi et implique une praxis. Par la mémoire, le préconscient y a sa part, vecteur des transmissions transgénérationnelles d'un groupe si répétitivement persécuté, et actuellement confronté à la phase d'intégration mentale de l'expérience de déréliction absolue, collective et six millions de fois individuelles, que fut la Shoah.

Les mémoires familiales, au sens du roman familial, qui s'enracinent dans le récit originnaire collectif et l'illustrent comme autant de variantes, expliquent que le nouvel environnement paraisse souvent à l'immigré Israélien moins

étranger que désorientant, mobilisant les éléments déconstructeurs et reconstituteurs propres à toute crise. Il s'agirait plutôt d'étrangeté : étrangeté des autres Juifs découverts soudain comme « Juifs autres », étrangeté d'une langue nationale parfois différente de la langue maternelle de chaque interlocuteur, étrangeté d'une société en voie de formation, sans image idéale collective achevée, devant intégrer, à tous les niveaux existentiels, et dans l'urgence, des comportements vernaculaires pouvant diverger, entre eux et par rapport à elle, jusqu'à l'antagonisme. Il serait tout à fait illusoire de postuler que ces données pratiques n'entrent pas dans le cadre de la cure : en réalité, elles en sont le cadre du cadre, puisque analyste et analysant y participent, et d'abord au niveau du lien verbal, soit par leur approche malaisée de l'hébreu, pour l'un, pour l'autre, ou pour les deux, soit par leur recours à une autre langue étrangère commune, soit par leur partage d'une même langue maternelle, etc... Je considère, pour ma part, que les paramètres politiques et sociaux pénètrent le transfert, le nourrissent, le colorent, s'y ordonnent, mais aussi ont à s'y éclairer par la dynamique psychique inconsciente qui les soutient et les infiltre de conflits archaïques non-résolus ou résiduels : ce qui ne signifie pas, bien entendu, que le socio-politique se réduise à l'archaïque, mais bien que l'archaïque a aussi sa part dans le déchiffrement et l'abordage des conflits présents avec la réalité extérieure, et doit être interprété dans la cure. Le jugement rationnel et conscient porte sur la réalité extérieure ne peut qu'en sortir éclairci.

L'effet métaphorique que j'évoque à propos des deux cas cliniques qui suivent est donc bien effet de langage, situé au niveau du symbolique, dans la mesure même où, étymologiquement, métaphore signifie transfert de signification, — migration de sens.

## II Un ailleurs pour grandir

Quand elle me consulte pour la première fois, Reina a 36 ans, un beau visage triste, un maintien timide. Elle souffre d'un état dépressif chronique depuis sept ans, date de son arrivée en Israël, accompagné de bouffées de sentiments de dépersonnalisation et de vertiges qui vont parfois jusqu'à l'évanouissement. Bien que parlant l'hébreu lentement et en l'écorchant beaucoup, elle a insisté auprès de l'Institution qui me l'a adressée pour que le thérapeute ne soit ni natif d'Israël, — « J'aurais trop honte pour seulement ouvrir la bouche », a-t-elle dit —, ni d'origine iranienne comme elle : « Dans mon milieu, on ne m'écoute pas. Avant que j'aie pu préciser ma pensée, on m'explique en quoi j'ai tort! ». Je la verrai en face-à-face trois fois par semaine, et nous passons un contrat : notre attention réciproque sera patiente et bienveillante, et quand besoin s'en fera sentir, Reina cherchera ses mots dans un dictionnaire perse-hébreu qui se trouvera à côté de mon dictionnaire hébreu-français, à portée de mains pour nous deux.

Le transfert découvrit bientôt la cause du double évitement phobique de Reina dans son choix d'un thérapeute. Les difficultés langagières communes lui permettaient de m'attribuer par identification projective ce qu'elle

ressentait, faiblesse, inadaptation, insécurité, me barrant ainsi l'accès au statut de personnage omniscient qui eut écrasé son fragile narcissisme comme l'ont toujours fait ses parents, relayés à présent par ce milieu, -mari, enfants, amis qui affirme savoir mieux qu'elle ce qu'elle doit faire. Le matériel fantasmatique et associatif, d'emblée très riche, révéla que la perte de la toute-puissance infantile fut pour le Moi naissant un véritable traumatisme, insuffisamment refoulé et toujours à vif (Grunberger, 1972, 101-104) : face à ma propre maladresse dans la langue qui nous est commune et communément étrangère, Reina opéra un « rétablissement narcissique » qui lui permit une libération pulsionnelle. En effet, fille aînée, puis femme, en Orient, Reina avait depuis toujours été humiliée par une famille qui la taxait de naïve et d'ignorante, et l'interdisait de parole, parole tue avec les conflits qu'elle aurait pu véhiculer.

Car le second versant de sa phobie, envers sa langue maternelle, découlait de ce que Mélanie Klein (Vienne 1932, Paris 1969, 188-189) désigne comme « les frustrations relationnelles » subies par l'enfant de la part de sa mère à un âge antérieur à l'acquisition du langage, d'où dérive l'hostilité pour les personnes qui parlent une autre langue, et les difficultés d'apprentissage d'une langue étrangère. C'est précisément ce dont se plaignait Reina : elle disait détester « le toupet des gens d'ici » et faire « une véritable allergie à l'hébreu ! » Cependant c'est sa langue maternelle qui était perçue comme dangereuse, parce que chargée des traces des expériences vécues dans la relation à l'objet primaire (L. et R. Grinberg, 1984, 13-38). Il en découle que « la langue étrangère joue comme défense contre ce passé infantile » (R.R. GREENSON, « The mother tongue and the mother », in *International Journal of Psycho-Analysis*, 31, 1950, 18-23). Souvenirs et rêves ne tardèrent pas à tourner autour d'une Scène Primitive sadique, — œdipiennement répétée lors des colères du père qui battait Reina. Puis apparut l'imgo maternelle pré-œdipienne destructrice : par deux fois, la petite fille avait emporté à l'hôpital un frère nouveau-né malade qui était mort en chemin dans ses bras. Elle parvint à affronter cet aspect de la mère archaïque attaquant sa progéniture, la terreur et la haine que cela provoquait en elle, sa culpabilité d'avoir échoué à protéger ces bébés dont elle avait la charge, et aussi dont elle avait inconsciemment souhaité la disparition pour alléger cette charge insoutenable à son jeune âge. Elle put relier ces pensées aux angoisses qui la tenaillaient quant à ses propres enfants, les interprétant comme une identification à sa mère, d'autant plus qu'elle projetait sur eux l'agressivité qu'elle détournait de ses redoutables objets primaires internes, afin d'éviter toute rétaliation de leur part.

À cette phase de son analyse, sa fille voulut émigrer aux États-Unis après une relation amoureuse rompue. Reina sut lui faire prendre conscience de ce qu'elle fuyait en fait les réactions de sa famille ressentie comme persécutrice, et compara cela à sa propre immigration en Israël, qui, bien que voulue par son mari, lui avait permis « de s'échapper hors de sa cage ». Ce qui avait justement ravivé les conflits intra-psychiques : du point de vue dynamique, la transplantation réelle, en créant de nouvelles conditions relationnelles, avait répété le processus de séparation-individuation d'avec une mère mortifère. Du point de vue topique, il s'en suivit un vacillement des repères identitaires du

Moi que traduisaient les symptômes régressifs profonds, kinesthésiques et somatiques. Mais cela permit, du point de vue économique, le réinvestissement libidinal des pulsions agressives qui, toujours détournées des objets primaires internes, nourrirent la mélancolie dépressive : celle-ci ne signifiait pas une impossibilité à faire le deuil du monde perdu, mais l'acharnement du Surmoi, héritier des parents sadiques, contre un Moi d'autant plus coupable qu'il avait « enfin compris, en voyant alentour une nouvelle manière de vivre, qu'il existait un ailleurs pour grandir! » Avec le travail de l'analyse, les pulsions agressives retrouvaient les voies de l'analité : Reina se montrait plus tonique, ne cédait plus systématiquement dans les discussions familiales et avait maintenant des activités en dehors de la maison, dont un cours d'hébreu!

Le recours à la langue étrangère joua donc un rôle de pare-excitation par rapport à la violence saturant les fantasmes primaires, les filtrant en quelque sorte suffisamment pour qu'ils s'écoulaient en doses supportables à la prise de conscience. La neutralité des représentations de mot désarmait la charge affective destructrice liée aux représentations de chose, laquelle menaçait de déborder un Moi aux fragiles défenses. Certes, on pourrait objecter, avec Greenson (1950), que « seul le passage à la première langue peut lever les résistances de la structure archaïque de la personnalité ». Mais dans le cas de Reina où la problématique psychique est justement nouée autour de la violence inhérente au pulsionnel archaïque, le maniement de mots désaffectés facilita la saisie de ce dernier dans le langage. Lacan (1966, 133-34) rappelle à ce propos que dans l'analyse de l'Homme aux Loups, Freud (Vienne 1918, Paris, 1954, 356) accepte que l'événement passé ait subi des resubjectivations à chaque moment de restructuration du sujet : Reina effectua une telle resubjectivation restructurante, une appropriation de son passé infantile enfin maîtrisé dans la compréhension issue des interprétations, ce qui remit sur les voies du symbolique ce trop d'excitations jusque là voué au hors-langage. La dépression chronique, les vertiges et évanouissements, tentaient auparavant de « blanchir », de barrer par un vide, cet excès pulsionnel vecteur d'un excès de signification, que Green (1993, 385) fait remonter à ce perçu originaire, — ce perçu d'avant la perception, dit-il — lié à la motion pulsionnelle, qu'exprime « la modalité contact-mouvement », modalité relationnelle première matrice du « avec-sans » et source de la future binarité présence-absence (1993, 281-282).

Dans la phase suivante de l'analyse, cet « ailleurs pour grandir », ailleurs pour parler et ailleurs où parler, prit sa place dans le roman de la mémoire et dans le roman de la migration de Reina : c'était aussi un ailleurs à parler. Son père avait voulu, dans sa jeunesse, émigrer en Israël, et sa famille l'avait obligé à se marier afin de l'en empêcher. La mère avait continué à entraver ce projet, et lors des disputes, s'en entendait violemment accuser. Avec elle, toute la gent féminine était traitée de rétrograde, méritant son enfermement au foyer. Partir, pour Reina, cela avait été s'opposer à la mère, mais aussi dépasser le père en réalisant le désir auquel il avait renoncé; en même temps, Reina

n'avait fait consciemment que suivre son mari, qui réussissait donc la ou son père avait échoué, et sans son accord explicite à elle, ce qui l'identifiait au refus de la mère. Son identité sexuée s'en était aussi trouvée bouleversée : être femme, était-ce avoir l'inébranlable agressivité passive de la mère, ou se soumettre docilement à l'autorité du mari-substitut paternel? Était-ce, sortie d'Iran, sortir aussi de la maison, levant la malédiction paternelle, ou expier cette transgression par rapport aux deux figures parentales en s'enmurant selon le modèle maternel posé par la loi du père? On mesure combien Reina avait besoin d'un narcissisme réparé pour y étayer un remaniement dans l'économie de son analité qui lui permette de mobiliser ses pulsions agressives, et autrement que pour l'auto-destruction dépressive.

Il faut préciser ici que, transférentiellement, elle s'appuya sur deux fonctions majeures de l'analyste : une fonction maternelle symbolique, réparatrice en ce qu'elle lui enjoignait de comprendre, d'exprimer, et d'investir soigneusement les mots, et une fonction narcissisante en miroir, inductrice d'une féminité active, valorisée, et représentant une figure de l'altérité, ou de l'étrangeté, animée de confiance et de bienveillance. Dans mon contre-transfert, il me fut d'ailleurs aisé de valoriser Reina et de l'aider à « grandir », car malgré les carences subies dans l'enfance et les frustrations provoquées par l'entourage familial et culturel, cette femme avait subliné une partie de son rigoureux surmoi en capacité de don, en sens de la dignité, et en une aptitude courageuse à l'auto-analyse; en outre, elle m'intéressait par l'imaginaire culturel dont elle était issue et dont j'ignorais tout. En même temps, cet éloignement culturel empêcha toute identification, ce qui conjura, pour Reina, le danger d'être fusionnellement détruite. L'acceptation mutuelle de nos différences dans le transfert, dans une tonalité d'estime, prépara Reina à s'affronter à une société désormais ressentie comme plus accessible.

Un peu avant de décider l'arrêt de sa cure, Reina rêva d'un pendu au visage indistinct, — son père, interpréta-t-elle — avec aux pieds d'énormes bottes que la rêveuse lui ôtait pour les chausser : elle osait enfin, elle, l'enfant-fille si dépréciée, s'approprier les attributs phalliques de l'ogre déchu, — Père mort de la horde primitive freudienne, Nom-du-Père lacanien — qui lui conferraient, nouvelles bottes de sept lieues du conte, le pouvoir narcissique et la maîtrise anale d'aller grandir dans un ailleurs où vivre sa propre vie d'individu. L'immigration, en structurant autrement les conflits intrapsychiques qu'elle avait ravivés, et en attirant dans l'ordre symbolique, par le canal d'une langue « neutralisée », les pans du pulsionnel jusqu'ici inélaborés, fut métaphoriquement déplacement, passage, émergence à soi-même. En la quittant, je fis remarquer à Reina qu'en hébreu, le mot « ivri », « hébreu », signifie passant, passeur...

### III Le continent perdu

Le cas de Léa est si riche que je tiens à souligner que, bien plus encore que dans celui de Reina, je ne retiendrai que les aspects concernant cet article. Léa est arrivée ici à 18 ans d'Amérique du Sud, elle en a maintenant 40; elle

semble à la fois petite et fragile, et remarquablement énergique; elle a une carrière libérale réussie, un mari avec qui elle s'entend bien, deux jeunes enfants. Elle a commencé à 16 ans une analyse, qu'elle a continuée épisodiquement, en Israël avec deux analystes, puis, retournée dans son pays d'origine, avec une autre analyste, puis revenue en Israël deux ans plus tard, avec encore deux analystes différents. En bout de liste, je suis la seule qui, bien que parlant espagnol, — ce sera la langue de la cure, à quatre séances hebdomadaires- ne soit pas sud-américaine.

Léa reprit son analyse parce qu'elle était enceinte, et ne savait pas si elle voulait ou non garder cet enfant : d'une part, elle avait envie depuis longtemps d'un troisième enfant, et son âge ne lui permettait plus de repousser cette grossesse mais, d'autre part, cela changerait toute sa vie, arrêterait sa carrière, grèverait le budget familial, l'entraverait dans ses activités. Par cet exposé initial de la situation, Léa annonçait sa névrose obsessionnelle. La difficulté majeure des analyses par tranches et à multi-thérapeutes consiste en ce que l'analysant ne peut rapporter tout le matériel psychique travaillé dans les précédentes cures, ni les effets de ce travail. L'anamnèse livra donc comme anodine l'existence d'une sœur jumelle, quand Léa fit une fausse-couche et qu'il s'avéra que c'était de jumeaux. « C'est mieux ainsi, dit-elle, j'ai suffisamment souffert d'être jumelle. » Elle insista beaucoup sur les défauts affectifs de sa famille : le père, effacé, criait parfois pour rappeler qu'il était là, la mère entretenait avec ses trois filles une relation agitée, mi-fusionnelle mi-rejetante, les empoignant dans des corps-à-corps rageurs, les grands-parents partis d'Europe avant ou pendant la Shoah semblaient mûrés dans leurs souvenirs endeuillés, bref, personne n'avait tenté de retenir Léa, — « pas même mon psychanalyste! » avait-elle dit — quand elle avait suivi en Israël un jeune ami, qu'elle avait d'ailleurs laissé si tôt arrivée. Commença alors la litanie des regrets : les séances furent consacrées pendant plusieurs mois à décrire la vie d'une Léa restée au pays, entourée des siens, aimée de ses amis, au sommet d'une brillante carrière, riche et partout à l'aise. Chaque séance se terminait par cinq minutes de douleur à comparer ce tableau idyllique à la triste (selon Léa) réalité d'ici.

Puis l'image s'inversa : en effet, Léa, mariée (à un homme qui avait pour elle quitté sa première femme), déjà mère de son fils aîné, avait sombré dans une telle nostalgie de « là-bas » que son mari avait vendu maison et cabinet israéliens et avait accepté de retourner à leur lieu d'origine commun. Mais : comment refaire sa place au soleil dans une ville que l'on reconnaît à peine, au milieu d'amis qui vous ont remplacés, près d'une famille immuablement plongée dans ses problèmes, en devant redémarrer deux carrières à zéro avec des économies rapidement fondues dans un pays en pleine crise politique et économique? Pour poursuivre son analyse dans de telles conditions, Léa dut recourir à des consultations hospitalières, ce qui lui coûtait des heures d'autobus et d'attente. Puis naquit son deuxième fils, lequel, bien sûr, aurait été infiniment plus heureux s'il ... était né en Israël! Après deux ans de déceptions et d'échec à s'intégrer socialement, la famille était repartie pour Israël, où il avait fallu recommencer les carrières à zéro, renouer avec les amis perdus de vue, refaire des économies, acheter une autre maison. Et imaginer dans

l'amertume le point où on en serait si on n'avait pas tout lâché et gâché pour courir après des mirages! À moins que le bon choix n'ait été de s'entêter là-bas encore un peu, tout se serait arrangé, Léa aurait ses parents près d'elle comme tout le monde, et sa culture, et sa langue, et ses habitudes... Et au fond, il n'aurait jamais fallu partir de là-bas. Encore qu'elle n'aurait pas rencontré ici son mari, etc...

Tout cela sur fond de décor réel somme toute agréable. Mais Léa n'a jamais assez d'argent pour acheter tout ce qu'elle veut, jamais assez de 24 heures par journée pour réaliser toutes ses activités, jamais assez d'égards de son entourage pour ne pas se sentir frustrée, jamais assez de clients pour en être satisfaite. Elle me demande systématiquement presque à chaque séance si l'on peut avancer ou reculer l'heure de la prochaine, comme pour occuper la place de mes autres patients et accaparer toute mon attention. Il lui arrive même de téléphoner entre les séances pour tenter d'obtenir ce changement qui l'assurerait de mon entière disponibilité envers elle, déclenchant alors dans mon contre-transfert agacement et sentiments de rejet, que j'inverse soigneusement en fermeté patiente et aimable, afin qu'elle découvre qu'on peut se situer dans la différence sans angoisse de perte. Certes, Léa avait déjà abordé l'aspect œdipien de sa quérulence, autour des fantasmes de manque et de perte. Mais il y avait dans sa récrimination une haine vis-à-vis de ses objets archaïques pré-œdipiens qui semblait cultiver la souffrance par eux provoquée. A. Green l'interprète comme suit, à partir de Winnicott :

« Winnicott suggère que les expériences traumatiques qui ont mis à l'épreuve la capacité d'attente de l'enfant à l'égard de la réponse ardemment souhaitée de la mère, conduisent, faute de cette réponse, à un état où, seul, ce qui est négatif est réel. [...] Ce qui signifie que la présence de l'objet ne saurait modifier le modèle négatif, devenu la caractéristique des expériences vécues par le sujet ». (Green, 1993, 15)

C'est le cas de Léa, qui ne perçoit que les défauts, les absences, les échecs, comme si l'amertume et la douleur qu'elle en ressentait l'assuraient au moins de vivre. Le sentiment d'incomplétude, à la limite du supportable, rappelait autant le souvenir de la complétude qu'il la conjurait, la maintenait au temps, non d'un passé réversible, mais d'un perdu inexorable. Ce qui s'énonçait comme un regret sonnait aussi en jubilation secrète de ce que la perte fut PROUVÉE irrécupérable dans l'expérience des « acting ». En ne renonçant à rien, Léa fait que les pertes l'emportent de loin sur les acquis. Car elle ne parvient pas à remplir tout l'espace, sans en céder une parcelle. Mais à qui? Quelle réponse « ardemment souhaitée » la mère n'a-t-elle pas donnée à Léa, qui depuis en répète indéfiniment l'impact traumatisant?

Ce fut alors que Léa attendit de nouveau un enfant, cette fois volontairement. Il s'avéra qu'il représentait une victoire mégalomane dans sa rivalité avec sa mère, « qui, elle, n'avait accouché que deux fois! » La sœur

jumelle surgit enfin au-devant de la scène, dans le souvenir-écran suivant : un jour, alertée par les hurlements d'un des bébés, la mère avait compris qu'elle avait allaité l'une deux fois et l'autre pas du tout, sans d'ailleurs savoir préciser qui fut la repue et qui l'affamée. Dans le fantasme de Léa, sa mère ne l'avait ni accouchée ni nourrie, et ce sein maternel était le continent perdu, dérobé à Léa et dévolu au double-sœur, elle aussi partie perdue de Léa, bonne partie digne du lait et de l'amour maternels (Kein et Rivière, 1972, 40-41). Il s'agit ici de recouvrer, plus qu'une toute-puissance infantile narcissique, la totalité d'une entité fantasmatique originaire dont les parties dissociées et projetées demeurent irrécupérables. En outre, cette partie dissociée vit et prospère sans Léa, « hors » de Léa, — comme sa famille, ses amis, ont continué à vivre et prospérer loin d'elle, sans elle, dans le pays ou elle n'est pas — comme ses analystes successifs continuent à exercer, comme son analyste du moment existe pour d'autres patients. Léa abandonne ses objets, par rétaliation et pour les maîtriser analement, bien sûr, mais surtout pour mieux goûter ensuite le malheur de se sentir seule, dénuée d'importance. Sa suractivité maniaque est une pulsion d'emprise sur des objets archaïques, trop vite happés par l'absence de ce sein maternel indifférent.

Pis encore : la mère n'a en effet pas identifié le bébé oublié; son regard distrait, ou insouciant, ou néantisant, n'a pas perçu chacune de ses jumelles comme différenciée, individuée, et la migration sans fin de Léa apparaît tout autant comme la quête d'un Self originaire à reconstituer, que comme son envers, la vérification de la séparation, de la survivance hors de l'entité originaire, après en avoir été expulsée, morceau fragmenté, rejeté, fécalisé. Etre ailleurs, dans la souffrance de ce « dehors », réassure le sentiment d'identité de Léa, menace de destruction dans la fusion désirée mais terrorisante avec la jumelle et le corps maternel, — celui des agrippements lors des colères entre mère et filles. La compulsion à émigrer répète et affirme la dé-fusion. Dans son analyse, Léa s'étaya sur l'histoire de ses grands-parents, qui modulait, au symbolique et à l'imaginaire, la nostalgie du pays, et le retour à celui de la mémoire juive; elle s'intégra dans la continuité de leur roman de la migration. Le lien transférentiel au cadre de la cure apparaît une limitation topographique comme territoire pour une identité.

Léa imaginait que le fœtus était une fille et projetait sur elle des fantasmes de gémellité : cette fille lui ressemblerait « comme une sœur » et demeurerait à ses côtés jusqu'à sa vieillesse, sans disputes et en assumant un rôle maternel. Tableau aconflictuel réparateur du rapport mère-fille, mais profilant aussi un déni mégalomane omnipotent de l'accouchement en tant qu'amputation, de l'enfant en tant que partie de soi morcelée. Quand elle apprit que le fœtus était un garçon, Léa sombra de nouveau dans une période de quérulence. Elle la surmonta avant la naissance, le sexe masculin du futur bébé lui servant, tel un objet transitionnel winnicottien, à achever d'élaborer les notions d'identité et d'altérité. Mon contre-transfert m'éclaira constamment sur ces « frontières du Moi » que Léa avait à tracer entre fusion et rejet, par ce que je pouvais ressentir de comparable entre nous tout en reconnaissant nos radicales différences : langue commune mais non de même origine géographique, culture et formation professionnelle proches mais différemment

investies, situation d'immigrantes mais attitudes opposées quant à l'immigration, etc... Ma permanence dans la fixité du cadre malgré toutes les demandes de changements de Léa, mon acceptation de son agressivité sans m'en montrer ni détruite ni destructrice, posèrent les conditions d'accès à ces frontières du Moi. Pour Léa, prit fin cette migration de pays en pays, de nostalgie en nostalgie, d'analyste en analyste, qui liait la douleur de l'individuation dans la perte à la réassurance d'y avoir survécu.

#### IV. Va vers toi!

Or, sans processus de séparation-individuation réussi, il ne peut y avoir de dynamique de l'intégration, c'est-à-dire de possibilité d'investir de nouveaux objets internes et externes (Mirsky, Kauskhinky, 1989, 725-740), investissement particulièrement primordial pour tout migrant.

Dans les deux cas rapportés, paradigmes de bien d'autres, la migration prend certes des allures d'« acting », — « fantasme inconscient agi » (Pontalis, 1983, 186). Ce qui y est déterminant, c'est que cette action de migrer et ses conséquences, le processus dynamique de la migration, entraînent une rupture dans le déchiffrement des réponses de l'environnement extérieur aux demandes, tendances, comportements du sujet comme autant d'éléments de sa structure psychique. S'ensuivent alors un ébranlement de cette structure interne, un brouillage de ses repères identitaires, des remaniements de son économie pulsionnelle, un réinvestissement de certains conflits archaïques, parfois jusqu'à la régression, puis une phase de mutation plus ou moins lente, plus ou moins consistante, de cette structure psychique par une réélaboration, une re-liaison de ses éléments et de leurs articulations. Par le biais métaphorique de l'« acting », transfert de sens, et par le jeu du « comme » comparatif qui caractérise l'effet métaphorique, une quantité d'énergie psychique de la réalité intérieure du sujet est libérée, déplacée, et peut être utilisée dans la confrontation à la nouvelle réalité extérieure. Le travail du transfert et de l'interprétation dans la cure psychanalytique peut alors aboutir à une évolution, non des contenus imaginaires et fantasmatiques, mais de la structure même de l'appareil psychique, dans son mode de fonctionnement intrapsychique et avec le monde extérieur. Simultanément, s'il n'est pas déjà oblitéré par des projections, des répétitions ou des dénis pathologiques, ce monde extérieur propose ses objets comme intégrables en lieu et place des objets primaires, — autre effet métaphorique, insatisfaisants ou menaçants, tandis que les contenus psychiques jusque là non élaborés, projetés et enkystés « au-dehors », dans le monde extérieur, font retour vers leur source originelle interne, se situent dans l'économie libidinale et peuvent enfin accéder au symbolique.

Pontalis, dans son texte « Sur le travail de la mort » (1983, 248) distingue trois temps du travail psychique étagés dans la totalité de l'œuvre de Freud : le temps du soma non symbolisable, le temps névrotique « où la psyché est la

métaphore du corps », le temps de la Pulsion de Mort « où la psyché se fait corps ». Le temps de la migration ferait transitoirement de la réalité extérieure la métaphore de la psyché, et cet entre-deux des investissements archaïques et des réinvestissements, des vacillements du Moi régressé sur ses étayages les plus primaires et premiers (catégories du dedans/dehors, ici/là, complétude/désintégration), permettrait, grâce au processus analytique (ou sans lui), que la psyché se ressaisisse en miroir comme le vide qui axe la métaphore et s'instaure comme lieu pour penser.

Abraham, le patriarche parti d'Ur en Chaldée vers la Terre Promise à l'appel du « Le'h le'ha », « va vers toi! » (Genèse 12), ne cheminait-il pas déjà le long de cette ontologique métaphore?

**rachel israël**

52, he-iyar  
tel-aviv 62150, israël

---

### **Bibliographies**

- GREEN, A., 1993, *Le Travail du Négatif*, Paris.
- GREENSON, R.R., 1950, The Mother Tongue and the Mother, *International Journal of Psycho-Analysis*, 31, 18-23
- GRINBERG, L. et R.1984, A Psychoanalytic Study of Migration : Its Normal and Pathological Aspects, *Journal of the American Psychoanalytic Association*, 32, 13-38.
- FREUD, S. 1918, *Cinq Psychanalyses*, P.U.F., Paris, 1954.
- GRUMBERGER, B., 1972, *Le narcissisme*, Payot, Paris.
- KLEIN, M., 1932, *La psychanalyse des enfants*, P.U.F., Paris, 1969.
- KLEIN, M., RIVIERE, J., 1972, *L'amour et la haine*, Payot, Paris.
- LACAN, J., 1966, Fonction et Champ de la Parole et du Langage en Psychanalyse, in *Écrits I*,
- MIRSKY, J., KAUSHINSKY, F., 1989, Migration and Growth : Separation-Individuation Processes in Immigrant Students in Israël, *Adolescence*, 24 (95), Israël, 725-740.
- PONTALIS, J.B., 1983, *Entre le rêve et la douleur*, Gallimard, Paris.
- PONTALIS, J.B. 1983, Sur le travail de la mort, in *Entre le rêve et la douleur*, Gallimard, Paris.